

*Le jour
où j'ai largué mon ex*

Emma McLAUGHLIN
Nicola KRAUS

Le jour où j'ai largué mon ex

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cyril Laumonier*

Michel
LAFON

DES MÊMES AUTEURS :

Le Journal d'une baby-sitter, Albin Michel, 2008

Titre original

Over You

© Emma McLaughlin et Nicola Kraus, 2012

Tous droits réservés.

Première publication en langue originale par Harper Teen,
une maison d'édition de HarperCollins Publishers, 2012.

© Éditions Michel Lafon, 2013, pour la traduction française
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.lire-en-serie.com

*À tous les garçons qui nous ont brisé le cœur :
sans vous, nous n'apprécierions pas ce que nous avons aujourd'hui.*

« Le refus est le plus puissant des aphrodisiaques. »

Proust, cité par Madonna.

Chapitre 1



Une première feuille d'automne tombe de son arbre et glisse le long de la veste de Max, pour finir broyée sous la pointe de son escarpin compensé tandis que la jeune fille descend la rue d'un pas déterminé, droit vers sa prochaine affaire.

À dix-sept ans, Max Scott s'est déjà réinventée tant de fois qu'elle en a perdu le fil, mais *cette* identité-là est bien celle qu'elle préfère. Jusqu'à il y a peu, Max avait toujours dû s'adapter intelligemment aux normes et au style de chaque nouvelle école où elle atterrissait. Et elle en avait vu beaucoup. Fille unique d'une femme célibataire, Max devait toujours déménager là où le travail de sa journaliste de mère la portait, de Denver à Daytona. Autant de meubles de location, de kitchenette en granite, de piles de cartons jamais déballés.

Elle ne l'aurait jamais admis de son plein gré, mais cela avait fait d'elle une excellente observatrice du drôle d'animal qu'était l'Homme.

Il n'y avait qu'un rôle que Max refusait de jouer, celui de la petite nouvelle planquée dans un coin, les manches

tirées, attendant qu'un vampire se jette sur elle. Elle ne lançait jamais de regards furtifs, ne se mordait pas les lèvres. Et plutôt crever que de se retrouver à fixer son plateau à une table déserte dans un recoin sombre de la cafétéria. Non mais, sérieusement !

Au fil du temps, Max avait élaboré un système. Elle avait très vite compris que la petite nouvelle devait foncer au centre commercial, se planter devant le glacier, ou quelque pâtisseries, puis observer en douce les filles qui passaient, l'air gourmand et la langue bien pendue. Il fallait alors attendre qu'il y en ait qui s'arrêtent, commandent une coupe énorme à partager, et la dévorent par petites cuillerées en discutant à s'en user les oreilles et en riant à s'en éclabousser de chantilly, de glaçage ou de miettes de gâteau. Ces filles attiraient immédiatement son attention. Dès qu'on pouvait s'amuser, Max était partante.

Une fois qu'elle les avait repérées, Max les observait, écoutait, enregistrait tout, puis faisait des recherches sur Facebook pour être prête le jour de la rentrée à arborer un style d'enfer sans même donner l'impression d'essayer. Grâce à ce système bien rodé, Max se trouvait des copines illico, et peu importait leur look pourvu qu'elles finissent mortes de rire.

Il y avait eu la Max athlétique, avec sa queue-de-cheval, ses baskets et sa manie de dire « hey » au lieu de « bonjour ». À Cincinnati, elle avait porté des leggings si longtemps qu'ils s'étaient imprimés sur ses cuisses de manière quasi indélébile. En quatrième, une autre Max portait une épaisse couche d'eye-liner et jouait les blasées. Une autre encore mettait, elle, de l'eye-liner pailleté et tapait gaiement dans les mains dès qu'on lui parlait de pizza. Il y en avait une qui jouait avec des poupées (au CM1) et l'autre qui leur rasait la tête (au CM2). Pour ne pas trop perturber les amis qu'elle s'était

faits au fil du temps, sa photo sur Facebook montrait Audrey Hepburn en robe de soirée, un cliché tiré de *Diamants sur canapé* proche de son idéal féminin. Max pensait qu'avec du style et de l'intelligence, une fille pouvait surmonter toutes les épreuves.

Ou presque.

Max avait apprécié chaque nouvelle école. Et avait été appréciée dans chacune d'elles. Jusqu'au jour où ses parents avaient décidé que Max devait faire sa première et sa terminale au même endroit afin de se préparer au mieux pour la suite, de préférence une des universités qu'ils voulaient la voir intégrer. Ils l'avaient donc envoyée dans un internat rigide (comprendre : sans humour) de la Nouvelle-Angleterre, le genre avec une chapelle, des armoiries et une devise en latin. Max tressaille encore rien que d'y penser. Et c'était dans ce néant de drôlerie, cet abîme de blablabla insipide, qu'*il* avait fait son apparition. Lui. Le seul. L'unique. Hugo Tillman. Avec Hugo, elle se sentait vivante, elle se sentait aimée, il comprenait ses blagues et aimait son style. Puis était arrivé ce qui arrive un jour ou l'autre à toutes les filles de toutes les écoles du monde. Max avait appris que celui qu'elle aimait plus que quiconque n'était plus amoureux d'elle.

Max Scott s'était fait larguer.

Quelques mots tranchants d'Hugo et sa vie avait été brisée. Alors, sans « chez-elle », elle avait opté pour la meilleure solution : se pointer à la dernière adresse de sa mère à New York, histoire de trouver l'inspiration pour gérer son tourment.

Refusant de retourner à l'école, n'importe quelle école, Max avait passé le reste de son année de première à errer dans le labyrinthe du Metropolitan Museum, où les yeux meurtris d'un personnage sur une photo en noir et blanc du XIX^e siècle avaient fini par capter son attention. Un regard

identique à celui auquel elle faisait face chaque matin dans sa salle de bains. C'était celui de Camille Claudel, la maîtresse et la muse de Rodin. Elle l'avait inspiré, avait façonné le style de sculpture qui allait le rendre mondialement célèbre, et lui, pour la remercier, l'avait jetée comme une vieille chaussette, lui avait volé sa technique et l'avait fait enfermer dans un asile de fous lorsqu'elle avait voulu le dénoncer.

De là, Max avait parcouru les galeries du xx^e siècle, avec leurs lumières tamisées, leurs plafonds bas et leurs murs en bois exotique. Les après-skis qu'elle avait toujours aux pieds attiraient l'attention des touristes en couinant sur le sol, mais elle s'en fichait. Elle était trop occupée à contempler les œuvres de Georgia O'Keeffe. Tout comme les photos de nus prises par son partenaire, Alfred Stieglitz. Ces photos qui avaient assuré sa renommée et sa gloire à *lui*, empêchant Georgia de voir son travail à elle pris au sérieux de son vivant. Aujourd'hui, si tout le monde sait que poser nu n'est pas forcément respectable, comment Georgia aurait-elle pu le savoir ? Elle n'avait souhaité que le bonheur d'Alfred.

Max avait exploré cette aile, jusqu'aux portraits de toutes les femmes décapitées d'Henri VIII, dont le seul crime avait été d'accepter sa demande en mariage. Puis elle en était venue aux vases grecs, sur lesquels les déesses et les mortels se prosternaient, le cœur brisé par des dieux impitoyables. Elle avait été marquée par Daphné, Io et Perséphone à qui l'attention masculine n'a apporté qu'agonie et destruction.

Elle était restée assise pendant des heures sur le banc face à une peinture de Cléopâtre se donnant la mort. *Comment ?* s'était-elle demandé. *Comment la civilisation a-t-elle pu évoluer au point d'envoyer quelqu'un sur la Lune, et en même temps rester incapable, à part pour en décrire chaque détail atroce, de guider les femmes après une rupture ?* Max était passée devant les premiers thermomètres et les premières pièces

de monnaie. *Les filles n'ont aucun outil, aucun système à leur disposition, avait-elle songé. Se changer en arbre, non mais sérieusement, tu parles d'une idée à la con ! Merci, les Grecs ! Parce que, soyons honnêtes, Rodin a connu la richesse et la gloire, Zeus a transformé une déesse en hamster, en vieille porte ou je ne sais quoi, Henri a envoyé ses femmes à la potence comme on ramène sa voiture chez le concessionnaire et il a eu droit à sa propre religion. Les mecs ont volé et continuent de voler le cœur des filles en toute impunité, et eux, ça va. Ça va très bien même. Ils ont la célébrité, l'argent et les empires. Ils ont des coups d'un soir. Ils jouent à la Wii. Oui, oui...*

Tout à coup, Max avait aperçu son reflet dans la vitre qui protégeait Cléopâtre de la lumière. *Je suis maigre à faire peur, avait-elle pensé. J'ai de gros cernes sous les yeux. Je veux jouer à la Wii. Ou du moins, j'ai envie d'avoir envie. Ça fait des siècles. On ne peut pas se faire larguer avec aussi peu de moyens à sa disposition que Cléopâtre. La civilisation a apporté les voitures et les centrales nucléaires, les films sur Blu-ray, la chirurgie à cœur ouvert, et Super Nanny. On doit bien pouvoir évoluer sur ça ! Je vais évoluer, avait-elle conclu.*

Et c'est bien ce qu'elle a fait. Quelques mois plus tard, elle est devenue la meilleure Max possible. Celle qui sait qu'elle est à sa juste place, celle dont le style et les mots respirent la confiance en soi. Nul ne devinerait, à la voir ainsi parcourir à longues enjambées l'asphalte, que cette confiance, elle l'a durement acquise.

*

* *

Sous le ciel bleu nuit, Max vérifie l'adresse enregistrée sur son portable et fait quelques pas jusqu'au perron indiqué sur Bank Street, décoré de citrouilles sculptées. Elle remet

son BlackBerry dans son sac rigide rouge, gravit les quelques marches et sonne à la porte, rajustant son petit tailleur noir en se remémorant les détails de la tragédie singulière qui l'attend. Les chauves-souris en papier collées sur la grande fenêtre du salon confirment, comme elle le pressentait, qu'il y a des enfants dans la maison. La porte s'ouvre sur une puissante odeur de tacos.

Une femme en pantalon se présente, pieds nus, s'essuyant les mains avec un torchon.

– Bonjour ?

– Bonjour ! Madame Stetson ? Je m'appelle Max. Je viens voir Bridget.

– Ah, pour son cours particulier ?

– C'est ça ! Le cours particulier, oui.

Max s'adapte à la couverture. Ignorant ce qu'on a dit aux mamans, elle acquiesce toujours en arrivant.

Mme Stetson jette son torchon sur son épaule.

– Son amie, Shannon, vient d'appeler pour dire que vous veniez. Vous donnez souvent des cours aux élèves de leur classe ?

– À vrai dire, j'enseigne dans toute la ville. On me recommande donc un peu partout, oui.

– Est-ce que vous pourriez inciter Bridge à descendre manger avec vous ? Je voudrais vraiment qu'elle avale quelque chose, vu qu'elle a sauté le dîner. Elle est enfermée dans sa chambre depuis que je suis rentrée. Sans doute au téléphone avec son copain.

La mère de Bridget tient la porte ouverte et Max pénètre dans l'entrée, où toute la famille a jeté sacs et chaussures.

– Oh, c'est gentil, mais j'ai déjà mangé de mon côté. J'ai apporté des en-cas pour Bridget.

Max pointe son sac du doigt. La mère de Bridget pose son regard sur le luxueux cuir rouge, le fermoir en H si

reconnaissable, puis sur Max, son excellente contrefaçon et sa tenue professionnelle, qui ont l'effet inverse de celui escompté. Tandis que les deux femmes se dirigent vers l'escalier, il est clair que la mère se méfie.

– Il y a un examen *très* important, lance Max. Beaucoup d'élèves sont en stress. Ne vous inquiétez pas, je suis une pro.

La mère de Bridget fait un signe de tête, peu convaincue. Max opte pour un haussement d'épaules joyeux et monte à l'étage.

Son ouïe fine capte des sanglots étouffés à la seconde où son pied décolle de la dernière marche. Max trotte sur la moquette du couloir, en suivant le bourdonnement des basses destinées à détourner l'attention de ceux qui, un peu plus bas, dévorent des tacos dans l'ignorance la plus totale. Max redresse les épaules – son meilleur ami, Zach, la comparerait à Angelina Jolie dans le rôle de Mary Poppins –, puis tourne la poignée, recevant d'un coup la musique à sa pleine puissance. Elle découvre Bridget Stetson, affalée sur le sol devant son ordinateur portable, qui contemple les photos d'un garçon aux cheveux carotte juché sur un skate-board. Autour d'elle gît le contenu entier d'une boîte de mouchoirs, formant un lit de roses blanches décrépites. Bridget lève les yeux de son écran, puis les ferme subitement, éblouie par le flash de l'appareil photo de Max.

– Bridget, c'est Shannon qui m'envoie.

Max pose son sac sur le couvre-lit bleu, l'ouvre et troque son appareil pour une flasque en argent. Elle verse une grande dose de kombucha¹ dans le bouchon.

– Je suis Max Scott et je veux que tu boives ça. Ça va te requinquer.

1. Le kombucha est une boisson à base de thé, rendu gazeux par la présence de levures et de bactéries. Elle est réputée avoir de nombreux effets bénéfiques sur l'organisme.

– Où est Sh-Shannon ? s’efforce de demander Bridget tout en écartant d’un revers de manche des mèches blondes et humides de son visage bouffi. Je croyais qu’elle venait avec toi.

– Elle m’a seulement recommandée. Avale.

Bouleversée, Bridget boit cul sec et rend le bouchon en toussant douloureusement. Max brandit une barre chocolatée, déchire le papier et la lui tend.

– N-non. Je suis incapable de...

– Mange.

Max contemple les murs couverts d’affiches et ouvre la fenêtre. De l’air frais s’engouffre dans la chambre, balayant l’odeur salée des mouchoirs et des larmes.

– Je n-ne peux pas – m-mon estomac – je ne m-mangerai plus jamais. Je ne comprends pas. Comment connais-tu Shannon ?

Bridget jette alors un coup d’œil par-dessus l’épaule de Max, vers la porte close, comme si son amie allait apparaître d’un instant à l’autre.

– Je lui ai parlé après... après...

Mais Max sait qu’elle est incapable de terminer sa phrase, de dire « qu’il m’a larguée ». Pas encore.

– Mange ! s’exclame Max en posant les mains sur ses hanches fines.

Bridget lève un sourcil, mais finit par s’exécuter. Max n’a jamais rencontré aucune résistance de la part d’un appel de la Première Heure. Les filles ont bien trop besoin d’aide pour pouvoir se battre.

– Tu verras Shannon demain. Pour le moment, concentre-toi sur ce que je vais te dire.

Max observe Bridget mordre dans le chocolat noir qui remplit sa bouche sèche de douceur. La jeune fille mâche, le regard absent, tandis que Max traverse la pièce en rangeant subtilement des photos du couple dans son sac, en plus des

souvenirs évidents de « Taylor et Bridget ». Elle attrape le téléphone de Bridget, le reprogramme de façon à renvoyer directement les appels de Taylor vers son propre portable. Elle débranche l'ordinateur portable et...

– Hé ! s'écrie Bridget en crachant des débris de chocolat. Qu'est-ce que tu fiches ?

– Ce n'est pas sûr pour toi ce soir. Aucun contact avec le monde extérieur.

Max range la machine dans son sac et en extirpe une bouteille d'eau à l'instant où Bridget avale le dernier morceau. Max récupère l'emballage de la barre chocolatée et lui tend la bouteille. Elle sort ensuite une petite boîte en porcelaine.

– C'est de la valériane. Une dose forte, cent pour cent naturel.

Bridget prend le comprimé et l'ingurgite avec une gorgée d'eau. Max agrippe alors Bridget par les épaules et la fait doucement glisser sur la moquette.

– Maintenant, au lit.

Max voit bien que la pilule fait son effet, anesthésiant Bridget du choc initial et la tirant, elle l'espère, vers le haut, à présent qu'elle a touché le fond. Elle l'aide à s'allonger sur son lit et pose une main maternelle sur son front. Bridget se met à marmonner.

– Oui ? l'encourage Max.

– C'est comme... comme...

Max éteint la lumière.

– C'est exactement comme on le dit... comme s'il t'avait pris les tripes et t'avait arraché le cœur à mains nues, et comme s'il y avait mis une pierre à la place. Je sais...

– J'ai, j'ai mal *physiquement*, s'étonne Bridget en passant la main au-dessus de son sein gauche. C'est pire qu'une pierre. C'est comme, comme... s'il y avait... un éléphant qui me piétinait la poitrine.

Max acquiesce alors que Bridget se tourne sur le côté, se recroqueville, des larmes parcourant le motif floral de son oreiller.

– J’ai la tête lourde.

Max prie pour que les mots perçants de Taylor s’estompent peu à peu. Elle baisse progressivement le volume sur la base de l’iPod jusqu’à couper le son. Le faible bruit de la circulation est à nouveau perceptible dans la chambre plongée dans l’obscurité.

Max reste auprès de Bridget jusqu’à ce que sa respiration devienne lente et régulière, qu’elle s’endorme. Max sait ce que le corps réclame dans ces moments déchirants : s’éteindre et reposer ses surrénales. Le fruit légèrement fermenté, le magnésium contenu dans le chocolat et le tranquillisant homéopathique donnent au cerveau la permission de prendre ses distances avec une douleur pour l’heure inexplicable, juste après l’impact.

Max se lève, remonte la couverture sur Bridget, referme la fenêtre et, à l’aide d’un petit cordon rouge, attache une carte au poignet de la jeune fille : « Appeler IMMÉDIATEMENT au réveil ». Max retourne la carte : « Ex & Cie ».



Chapitre 2



En vingt minutes de métro, Max est de retour dans la chambre qui lui sert de bureau à Brooklyn, prête à terminer sa journée. Elle descend les marches qui conduisaient, il y a une centaine d'années, à l'entrée de service sous le perron et y découvre une boîte de cookies, certainement laissée là par une cliente reconnaissante qui vient d'achever le programme Ex & C^{ie}. Elle claque la porte derrière elle et se débarrasse de ses talons hauts.

Le siège d'Ex & C^{ie} se trouve dans la maison en grès de son beau-père, au rez-de-jardin. Après avoir été catapultée d'un bout à l'autre du pays durant une grande partie de sa vie, sa mère, Anne, s'est entichée d'un New-Yorkais, Peter Flannery. Elle l'a rencontré au moment d'écrire un article sur l'histoire de la mairie pour son nouvel employeur, le *New Yorker*. Alors que sa fille tombait follement, éperdument amoureuse, Anne s'est fiancée et a emménagé dans une vraie maison, deux choses qu'elle avait complètement négligé de faire à vingt-deux ans, lorsqu'elle était enceinte de Max.

Peter avait hérité du bâtiment avec la ferme intention de louer le studio du bas, mais ils n'avaient jamais trouvé

le temps de déballer les livres de sa mère ni d'accrocher les photos. Et encore moins de tout rénover pour le mettre en location. Alors, quand Max s'est échappée de l'internat, elle a eu le choix : aller à Brooklyn ou emménager avec son père.

Ses parents se sont rencontrés à Berkeley, en Californie, où son père étudiait l'économie, et sa mère, le journalisme. Mais en dehors de leur amitié et de leur affection, Max reste à ce jour l'unique souvenir de cette aventure. Anderson Scott vit à Tampa où il dirige une petite entreprise de gestion financière pour retraités. La seule chose régulière dans la vie de Max, ce sont ses étés et les vacances passées à camper autour de la piscine de la résidence avec une caisse de bouquins, à jouer au gin-rami avec les employés de maison à la peau tannée et à écouter des histoires sur les grands moments du xx^e siècle.

Chaque année, elle attendait avec impatience ces vacances à Tampa avec Zachary Plimpton, qui séjournait chez ses grands-parents. Zach et elle se sont rencontrés à la piscine, l'été après le CM1. Il avait complimenté le vernis à ongles qu'elle portait aux pieds, elle avait complimenté le sien, et ils étaient depuis les meilleurs amis du monde, une amitié entretenue par de nombreux e-mails, des colis et des fichiers MP3 échangés au fil de leurs changements d'adresses respectives.

À la seconde où Max a réalisé que la nouvelle maison de sa mère était à quelques pâtés de maisons de celle de Zach, elle a foncé à Brooklyn. *Ciao*, Tampa !

Avec cent dollars de baby-sitting et des heures passées devant les émissions de déco, Max s'est arrangé un véritable *open space*. À l'avant de la pièce se trouve le « bureau », et à l'arrière, la chambre. Elle a dégoté deux tables abîmées laissées à l'abandon dans la rue, les a tirées jusque chez elle et les a peintes en argent disco. Chez un antiquaire, elle a déniché une méridienne qu'elle a repeinte et recouverte d'une cou-

verture en velours pour dissimuler les griffures de chat sur le tissu. Son chandelier, elle l'a récupéré dans une poubelle devant une bâtisse en réfection à deux blocs de là. Quant au paravent autour de son lit, il provient de l'ancienne garçonnière de Peter. Mais la pièce maîtresse de la chambre reste le papier peint : des motifs baroques noirs sur un fond rouge groseille. Il est somptueux, du grand art. En réalité, c'est du papier cadeau, collé avec amour et délicatesse par Max et ses assistants durant un week-end pluvieux.

– Veuillez patienter.

Assise sur une chaise à roulettes, Phoebe, la deuxième assistante de Max, en seconde à la St. Mary's Academy, coupe le son de son casque et, dans ses chaussettes hautes rayées, glisse d'un bout à l'autre de la pièce sur le plancher, comme à son habitude lorsqu'elle gère les coups de fil. Phoebe adore travailler pour Ex & C^{ie}, car à l'école elle se sent noyée dans la masse et, chez elle, elle en a marre qu'on l'appelle Claudia ou Elizabeth – pas facile de s'imposer quand on est une des triplées. Chez Ex & C^{ie}, elle peut avoir une vie à part entière et apporter sa contribution à un projet qu'elle croit unique au monde.

– Salut ! s'exclame-t-elle.

– Coucou.

Max lui tend les cookies. Elle a beau exiger que les clientes satisfaites leur renvoient seulement l'ascenseur en les aidant dans de futures affaires (on ne sait jamais quelle entreprise familiale pourrait se révéler utile à l'avenir), nombreuses sont celles qui insistent pour offrir *quelque chose*. Les cookies leur parviennent en continu ces derniers temps ; à leur parfum, on pourrait se croire dans une pâtisserie.

Max retire son manteau et file vers le réfrigérateur.

– L'ex de Trish Silverberg a rejoint le club de cinéma du lycée et il s'attaque à son poste de présidente, explique

Phoebe pour tenir sa chef au courant des problèmes de son interlocutrice.

– Vraiment ? Ça fait quoi... deux semaines ?

– Trois depuis qu'il a sorti le fameux « Restons amis » aux funérailles de sa grand-mère. Quel con !

Phoebe rallume son casque.

– ... Voilà, Trish, merci d'avoir patienté.

– Je m'en occupe, lance Max. Je dois juste refaire le plein.

Elle ouvre le miniréfrigérateur coincé dans ce qu'il reste de la kitchenette. Elle a placardé les murs de pages de magazines de mode ; sur la porte, que des fringues incroyables.

Phoebe acquiesce d'une série de « hum-hum » au fil de la conversation.

– Trish, Max est au taquet. Et souviens-toi, il a le droit de ne plus être amoureux de toi...

Elle tire un crayon mâchouillé de sa chevelure, deux tresses tombent sur ses épaules.

– ... mais il n'a pas le droit d'empiéter sur ton territoire.

– Et voilà, notre carte de vœux est toute trouvée !

Zachary, devenu le premier assistant de Max, apparaît à la porte du jardin, pianotant sur son iPhone dont la coque est assortie à ses nouvelles lentilles de contact vertes.

– Zach, où sont les biscuits que j'ai reçus en cadeau ?

– Je les ai emportés à mon pique-nique avec Tom. Ça aurait été bête de les jeter.

– Dorénavant, je dirai à mes clientes : « S'il vous plaît, au lieu de me faire des cadeaux, donnez-les directement à Zachary et à son copain. »

– Pas la peine de t'énerver, on vous a laissé les brownies, dit-il en désignant une autre boîte.

Max en attrape un et pose son sac à main sur le vieux comptoir en Formica – malheureusement, elle n'a pas pu se débarrasser de ce *truc*. Après avoir sorti l'ordinateur confisqué,

Phoebe l'aide à le remplir avec le ravitaillement qui attend dans le placard, renouvelé avec une organisation militaire : barres chocolatées, bouteille d'eau vitaminée et de kombucha, minipaquets de mouchoirs, boîtes de valériane importées de Suisse, jumelles, téléobjectifs, caméras de poche, lunettes de vision nocturne et tenue de camouflage. Le tout, en plus des salaires de Zach et de Phoebe, financé par la généreuse donation d'une des premières clientes d'Ex & C^{ie}, la numéro quatre de leur palmarès de trente-deux personnes. Une fille particulièrement reconnaissante, aux poches bien remplies, ravie d'avoir complètement oublié le type qui l'avait larguée par message sur son répondeur depuis le jet privé de ses parents.

– C'est le portable de Bridget Stetson, explique Max en désignant l'ordinateur en aluminium, recouvert d'auto-collants de Kings of Leon qui ne manquent pas de susciter l'admiration de Zachary.

– Des idées pour l'ex de Silverberg ?

– L'ex de Silverberg... répète Max, l'air absent, en retournant à la méridienne après avoir récupéré la boîte entière de cookies qui attendait dans le frigo.

Phoebe l'imité et prend un gâteau.

– Oui, en plus, c'est un malade, obsédé par ses propres pieds. Il s'exhibe en enlevant ses chaussures au milieu de la cafétéria, mange avec ses doigts et touche tout le monde. Vraiment dégueulasse...

– Merci, Phoebe, dit Max, écoeurée. Elle aura bien conscience de tout ça lorsqu'on en aura fini avec elle. Ce sera bientôt terminé, mais cette histoire d'élection risque d'être un sacré revers. Il faut la booster un bon coup.

Zachary s'assoit sur le bord du bureau, un cahier à la main.

– Une compétition publique, c'est le meilleur moyen de leur chauffer les hormones. Il faut éviter de se retaper un cas Angie Riverdale.

Et voilà qu'ils ont atteint le point Riverdale. Un des premiers cas de Max, la seule à ne pas avoir écouté ses conseils. La seule à s'être fait larguer... deux fois. À Ex & C^{ie}, on disait qu'on ne se relevait jamais d'un coup pareil.

– En effet, confirme Max. Dis, tu serais le meilleur de tous mes amis si tu voulais bien me passer le lait.

– J'ai déjà cet honneur. Phoebe ?

Zachary lui lance un regard de supérieur hiérarchique, et la jeune fille va chercher un verre en soupirant bruyamment.

– Merci, les gars. J'ai *trop* mal aux pieds. Je me suis tapé deux Première Heure à la suite, et jamais aucun taxi n'accepte d'aller jusqu'à Brooklyn à l'heure de pointe.

– Alors, demande Zach en plongeant la main dans les débris de brownies, on fait quoi pour Trish ? On lui montre combien il est con ? qu'elle n'a pas besoin de lui ? que le prince charmant à la noix peut aller se faire voir ?

Max réfléchit le temps que Phoebe revienne avec le lait.

– Moite-moite. Le prince charmant peut aller se faire voir, elle n'a pas besoin de lui.

– Et pour lui changer les idées ?

– Hmm, une balade en montgolfière.

– Magique ! s'exclame Zach en prenant des notes.

– Zut ! s'écrie Phoebe en regardant sa montre. On est jeudi soir, Josh a un tournoi d'échecs.

Elle attrape son sac en vitesse, ne voulant pas manquer d'encourager son copain.

– Dis-lui de bouffer la reine comme si c'était son quatre-heures ! lance Max, le poing levé.

– Max, je te retrouve en centre-ville pour la reconnaissance, lui rappelle Zach.

– Ah oui, c'est vrai ! Tu fouilles bien l'ordinateur de Bridget Stetson, hein ? Je veux que toutes les données sur Taylor finissent sur une clé aussi petite que son bidule.

– Ça marche !

– Merci, vous deux ! conclut Max, les mains jointes, tandis que Phoebe fait une petite révérence et file au-dehors, suivie de Zach.

*

* *

Une demi-heure plus tard, Max colle une étiquette portant le nom de Bridget Stetson sur un dossier quand sa mère l'appelle du haut des escaliers qui mènent à la cuisine familiale :

– Max ! Tu peux monter ?

– J'arrive !

Elle range la chemise cartonnée sous une pile de brochures d'universités qu'elle a disposées bien en évidence sur son bureau, au cas où sa mère s'aventurerait en bas. Après plusieurs engueulades à en effrayer les chiens errants, Anne a laissé Max quitter l'école St. Machin à condition qu'elle valide ses examens haut la main et pose sa candidature dans neuf universités. L'hiver dernier, en sortant du Metropolitan, Max a eu une révélation : son futur académique devait absolument être lié à sa mission, soit Ex & C^{ie}, un business construit à partir de rien, reposant uniquement sur le bouche-à-oreille. Max a eu besoin d'infiltrer toute une communauté pour apporter un changement, et il n'est pas question de repartir avant que sa petite entreprise prenne son envol.

La solution parfaite lui est apparue chez la manucure alors qu'elle lisait un entretien de Mary-Kate et Ashley Olsen sur la nouvelle collection automne-hiver de leur marque de vêtements. Elles avaient pu valider leurs études dans une université de New York, la NYU, tout en s'aménageant la liberté de développer leur affaire. Bingo ! Max pourrait

garder sa clientèle locale tout en définissant un projet autour de ce qu'elle affectionnait le plus au monde : Ex & C^{ie}. Et le meilleur dans tout ça, c'est qu'à la prochaine envie de bouger de sa mère, Max serait bien enracinée de son côté. Rien ne pourrait mettre son travail en péril. Bien sûr, elle ne lui a encore rien dit au sujet d'Ex & C^{ie}, ni qu'elle ne présente sa candidature *qu'à* la NYU. Elle attend d'avoir la lettre d'admission entre les mains.

– Tu m'as appelée ? demande Max en montant les marches tapissées jusqu'à l'étage principal, celui du salon, de la salle à manger et de la cuisine, où sa mère découpe une boule de mozzarella. Tu manges encore du fromage ? Où est Peter ?

– Il travaille tard, et c'est la seule chose que j'arrive à avaler.

Anne se tourne alors, pointant du doigt son ventre de femme enceinte de sept mois.

– Je vais te préparer des pâtes, bougonne Max.

– Non, je dois encore retourner au bureau. Je suis rentrée pour réceptionner le berceau, mais le livreur est à la bourre. Tu peux t'en occuper ?

– Bien sûr. Il dépose juste le berceau ?

– Non, il le monte aussi. Si on devait attendre d'avoir un moment de libre, Peter et moi, ce bébé dormirait dans un tiroir.

Anne range le fromage dans le réfrigérateur. L'avantage avec deux parents obsédés par leur boulot, c'est qu'on peut construire tranquille un business florissant au sous-sol. L'inconvénient, c'est que personne ne fait attention à vous.

– Comment ça se passe pour tes candidatures ? demande Anne en attrapant ses clés.

– J'ai une phrase d'accroche.

En réalité, Max a fini sa lettre de motivation quelques jours seulement après l'ouverture des candidatures à la NYU.

Cela dit, ce qui l'occupe jusque tard dans la nuit participe aussi à son dossier...

Anne saisit son fourre-tout en cuir et embrasse sa fille.

– Super, j'ai hâte de lire ça. Ne m'attends pas, je t'aime.

– Moi aussi.

Max observe sa mère se dandiner jusqu'à la porte. Oui, à dix-sept ans, Max Scott va devenir grande sœur. D'un petit être qui grandira avec des parents mariés, propriétaires et vivant dans le même fuseau horaire. Si elle éprouve une certaine jalousie, voire du ressentiment, elle n'en a rien dit à sa mère, une femme qui, à la maison, Max l'a appris très tôt, préfère parler devoirs que sentiments.

Elle redescend alors dans son studio, résistant à l'envie de s'apitoyer sur son sort. Résister à l'envie, c'est essentiellement à cela qu'elle aide ses clientes chaque jour. Elle devrait certainement pouvoir user de sa magie pour elle-même.



Chapitre 3



Une heure plus tard, profitant de sa petite baignoire adorée, Max extirpe délicatement une nouvelle part de pizza du carton posé sur la chaise à côté. Elle mord dedans et s'allonge sous l'affiche de Charles Schulz représentant Lucy² dans son kiosque d'assistance psychiatrique. Son propre cadeau pour avoir validé ses examens ; elle était tombée dessus dans un marché aux puces du coin l'été dernier, lorsque Zach était en quête de mouchoirs en tissu vintage. Après quelques minutes, elle avait rencontré Phoebe, employée au stand de bretzels au chocolat fondu, au service d'une foule très impatiente et très affamée qui irradiait de bonheur grâce à elle. Max sourit en se revoyant attendre la fermeture pour entamer un discours sur l'incroyable opportunité qu'Ex & C^{ie} représenterait. Phoebe l'avait coupée dans son élan : tant qu'elle n'avait plus à faire fondre ou tremper quoi que ce soit, ça l'intéressait !

2. Lucy Van Pelt, personnage de la bande dessinée *Snoopy*.